

Pierre Bruhat

Un monde d'homme et de sang

Livre 1
Une brève histoire de sang



Première époque

Passé décomposé

Mortality

Au-dessus, les lumières colorées tournoyaient comme autant de carrousels effrénés, inondant une fin de nuit qui se voulait tranquille de leurs assauts.

En dessous, la lumière et plus particulièrement ces lumières n'étaient pas les bienvenues. Dans ce monde, glauque et inhospitalier, la lumière du jour naissant ne parvenait pas à étendre ses rayons bienfaiteurs.

Sous l'asphalte des rues, étrange frontière, un univers noir se contentait d'exister à défaut d'émerveiller.

Un instant plus tôt, la noirceur avait été envahie.

L'homme s'était souvenu des sages paroles de son maître éclairé : les égouts peuvent te cacher si nécessaire. Il n'avait guère eu le temps de se souvenir des mots précis mais l'idée lui suffisait. Elle lui avait suffi. Il avait plongé dans l'obscurité souterraine. Elle l'avait enveloppé comme pour le protéger. La noirceur protectrice : les égouts et leurs tunnels, les saletés immondes, les rats, les odeurs... A présent, il était en elle. Et il sombrait dans une inconscience salvatrice.

Il était là, allongé dans l'eau croupit, tout juste la tête un peu surélevé, adossé à un mur suintant d'étranges matières. Peu lui importait. Il s'était, dans ses derniers moments de conscience lucide, dissimulé dans un recoin. Il avait choisi – ou essayé de trouver – le plus sombre possible. Il râlait, à demi inconscient, le flanc droit déchiré. Il venait de courir des kilomètres de tunnel. Il n'était pas fatigué. Il ne ressentait pas vraiment la douleur. Mais, il ne pouvait pas continuer. Tout le paradoxe de sa situation était là.

Il ne savait plus où il était. Il s'était effondré. Il était poursuivi. Malgré sa vitesse de course, il ne devait pas avoir beaucoup d'avance sur ses poursuivants, cette meute à ses trousses. Malheur à lui s'ils le rattrapaient. Le jour allait bientôt se lever. Les rayons de lumière peinaient à filtrer à travers les trous d'une bouche d'égout. Mais, ils étaient là, attendant,

guettant. Il n'avait pas d'autre endroit où se cacher ou se mettre à l'abri en attendant la nuit lointaine.

Étendu sur le sol, il ressemblait à un animal blessé. Il n'avait plus guère d'échappatoire. Lorsqu'il s'était effondré, un instant plutôt, il avait perdu tout espoir. Lui qui avait été tellement croyant – ou bien avait-ce été sa mère ? –, il n'aurait même pas pu réciter la moindre prière, oubliée, dissoute dans l'éther du temps passé. Il avait quitté Dieu et ses voies impénétrables bien des années auparavant. S'il les avait déjà suivies. Et les chemins de traverses qu'il avait empruntés l'avaient, peut-être, sans doute, mené jusqu'au diable en personne. En ce petit matin, ni l'un ni l'autre, Dieu ou diable, ne semblait pouvoir le sauver.

Il se mit à tousser. C'était inhabituel pour lui qui n'était jamais malade, sauf de cette faim dévorante. Il eut un flash de souvenir, ce fusil qui le déchira à bout portant puis il s'évanouit ou sombra dans l'inconscience de nouveau.

Son costume Hugo Boss, une de ses marques préférées, à la coupe parfaite et d'un noir parfait, en ces lieux sombres, était en lambeau. Il laissait apparaître sa blessure. Une partie de son abdomen n'était plus que de la bouillie. Ce n'était pas du sang qui coulait, de la plaie béante et imbibait sa chemise qui fut d'un blanc si pur, presque virginal, mais un liquide noir et pâteux, nauséabond. Pourtant ses chairs, sa peau semblaient se régénérer. La blessure se refermait lentement, même les os atteints se reformaient.

Il était évanoui, son corps travaillait pour lui.

I – I

Il y a bien longtemps...

Époque. La révolution française constitue le couronnement d'une longue évolution – du moyen âge jusqu'au XVIII^{ème} siècle – économique et sociale qui a fait de la bourgeoisie la maîtresse du monde.

En 1789, la France vivait dans le cadre – issu de la féodalité – de ce que l'on appelait l'ancien régime et qui pesait de tout son poids sur les classes populaires des villes et, surtout, des Campagnes, la population était composée à 80 % de paysans.

La société était divisée en trois ordres ou états : le clergé, la noblesse et le tiers état qui comprenaient la majorité de la nation.

Le clergé était scindé en deux catégories, le haut clergé proche de l'aristocratie fait de nobles mariés à l'église, de riches évêques etc. Le bas clergé était, lui, proche du peuple Car fait de curés de Campagne et de vicaires qui vivaient dans des conditions plus que modeste.

Si en 1789 la noblesse existait encore en tant qu'ordre, elle avait perdu depuis longtemps les attributs de la puissance publique qu'elle avait détenue au moyen-âge néanmoins, elle dominait encore, grâce au roi et des avantages pluriséculaire, la société. Tout en haut de l'échelle, la noblesse de cour représentait environ 4000 personnes vivant à Versailles et entretenue par le roi qui, pour mener grand train n'hésitait pas à accabler le peuple d'impôt. En campagne, les seigneuries “jouaient” de leurs droits afin de soutirer le maximum de leurs petites gens, les cerfs et les paysans.

Le tiers état comprenait les classes populaires des Campagnes et des villes : paysans, ouvriers, commerçants, roturiers...

La bourgeoisie – la haute qui vivait d'affaire et de profit et la basse artisanale et boutiquière – constituait la classe prépondérante du tiers état. Elle dirigea la révolution et en tira profit, elle occupa le premier rang de la société. Les rapports entre nobles et bourgeois étaient devenus, au

XVIII^{ème} siècle, de plus en plus concurrentiel. Les hauts bourgeois aspirant à se fondre avec l'aristocratie, les autres briguant les plus hautes fonctions de l'état.

Les paysans, qui formaient le plus grand nombre, avaient de moins en moins d'argent pris entre l'augmentation des charges, du prix du grain, des impôts royaux et seigneuriaux et la poussée démographique qui augmentait le nombre de bouche à nourrir.

En 1788-1789, plus encore qu'auparavant, le niveau de vie baissa avec l'augmentation des divers impôts, des matières premières et surtout celle du pain. Les réformes succédaient aux réformes, les ministres des finances aux ministres des finances, le déficit – déjà très important – du pays continuait à croître fortement et rapidement. Le peuple avait faim et plus d'argent. Il n'achetait plus. Le commerce ralentissait, l'industrie marquait le pas, les bourgeois perdaient de l'argent. La France était prisonnière d'un cercle infernal. Aussi emmené par une bourgeoisie excédée et un peuple affamé, les gens des villes se soulevèrent. Indépendamment, les paysans portés, par des idées quelques peu différentes, qui concernaient la terre, les héritages terriens, se révoltaient aussi contre l'oppression.

La grande révolution eut lieu avec, en point culminant la prise de la bastille. La France entra dans un cycle de reconstruction social et matériel. Mais la pauvreté existait toujours. Le petit peuple avait toujours faim. Et les rues n'étaient pas bien sûres.

Paris 1796, l'après révolution, le pays avait évolué et était dirigé par le directoire qui ne savait guère où il allait, victime de ses dirigeants pleins de contradictions. La ville elle-même, symbole de la nation et du changement, était en perpétuelle agitation. La politique et le social mobilisaient l'intérêt de toutes les couches sociales.

Loin de ces préoccupations, un jeune homme déambulait dans les rues, seulement témoin de l'agitation qui secouait la ville. Il débarquait de sa province, jeune paysan tout juste sorti de l'adolescence. Contraint à fuir la campagne, il s'était décidé pour Paris.

Quitte à changer de vie, autant que cela soit radical ! avait-il pensé.

Il tenait à oublier ses frères, sa pauvre sœur, ses parents. Sa pauvre mère trop tôt disparue. Mais, surtout son père.

Il avait mis près d'une année pour monter dans la capitale comme ils disaient au village, car c'était de cette ville que tout commençait ou tout prenait forme et vie, les idées, les livres, la révolution... La révolution qui avait embrasé la campagne. Il se souvenait de ces histoires sur les paysans qui pourchassaient les nobles. Il en avait même été le témoin privilégié. Tout ce que Paris représentait l'avait toujours fait rêver. Il s'était décidé à

sauter le pas. Parti de son village sans le sou et avec les vêtements qu'il avait sur lui, il s'était fait un itinéraire de travail afin de gagner assez d'argent pour vivre un peu et trouver un emploi dans la grande ville. Il avait fait les vendanges, avait ramassé des fruits et légumes, avait appris la menuiserie et même réparé des toitures d'église. En une année, il avait réussi à économiser assez pour subsister une semaine, il ne lui restait plus qu'à trouver ce fameux travail qui lui permettrait de se transformer en homme de la ville.

Il séjournait dans un petit hôtel des quartiers pauvres. Cela lui importait peu, du moment qu'il était libre. A son arrivé il s'était décidé à visiter son quartier ainsi que les alentours, afin de mieux connaître son environnement ainsi que découvrir les plaisirs de cette ville mythique. Pas question de chercher un travail dès le premier jour. Il voulait juste profiter un peu. Souffler. Car depuis sa plus tendre enfance, il ne s'était jamais arrêté. Néanmoins si une belle occasion se présentait, il savait qu'il lui faudrait la saisir. Il ne se faisait que peu d'illusion, il ne trouverait pas du travail sur un coup de chance. Il l'avait compris au premier regard porté sur les gens qui vivait dans ce quartier, dans cette immense ville. La pauvreté était omniprésente.

La ville, la campagne c'était bien différent. C'était sûr. Pourtant malgré les animations, la foule des riches et des pauvres qui existaient et cohabitaient toujours, les véhicules, la vie fourmillante, tout paraissait gris. Tout semblait sans chaleur, sans saveur. Ce quartier était particulièrement pauvre et, les riches bourgeois, héritier de ce qui fut un royaume, ne faisaient vraiment qu'y passer. C'était peut-être pour cela. Les vêtements, des haillons tout était vieux. Les pavés étaient recouverts de crasse, de détrit. Des rats se promenaient tranquillement. Les hommes ne les effrayaient pas. Ils étaient avec eux comme en famille.

La Campagne me manque, s'avoua-t-il, las.

Bien que parti de chez lui un an plutôt, c'était la première véritable grande ville qu'il arpentait. Il aurait dû s'habituer progressivement. Il se mit à sourire. En fait, de son propre aveu, il n'aurait jamais quitté son village s'il n'y avait pas eu des circonstances dramatiques. Son sourire s'effaça. Il préféra ne plus repenser à cette triste période. Il essaya de se replonger dans l'ambiance de la ville. Triste aussi, malheureusement, mais effervescente. Il lui manquait quelque chose, l'espace, les odeurs, les couleurs. Il n'y en avait pas beaucoup, pas de jaune, pas de rose, pas de vert, surtout le vert tout un symbole, les arbres, les plantes, sans eux pas d'odeur, sans eux pas de forêt, de prairie, pas d'espace. Il croisa un autre jeune homme, qu'il n'aurait pas remarqué si celui-ci ne l'avait arraché à ses pensées.

– Tiens mon ami, lis ça ! Tu te feras une meilleure idée de la société dans laquelle nous vivons ! lui dit l’homme en lui tendant une petite feuille de papier.

– Cela se voit-il tant que ça ? interrogea l’étranger l’air vraiment stupéfait.

– Quoi ? fit l’autre homme qui, son papier donné, l’avait aussitôt oublié.

– Oui, est ce que ça se voit tant que ça ? répéta-t-il avec un accent du sud-est non forcé.

– Qu’est ce qui se voit ? Que tu n’es pas d’ici, mon brave ?

– Ben oui !

– A ton accent c’est sûr l’ami, sinon...

– Mes vêtements ?

– Ouais ! C’est vrai, tu ressembles à un véritable paysan, mais ici, franchement, au milieu de toute cette pauvreté, tu te fonds bien dans la masse. Sans vouloir te vexer !

Autour d’eux, la plus part des gens étaient vêtus de vieux vêtements. Pas des loques, pas des guenilles mais il s’en fallait de peu. Le gris dominait. Un gris de tristesse, un gris de pauvreté. Pauvreté, le maître mot.

– J’ai toujours rêvé de cette ville, fit le garçon songeur, je suis arrivé hier soir et pour l’instant...

– Cela ne ressemble guère à ce que tu imaginais, mon ami ?

– Pas vraiment ! Je pensais être ébloui... même dans les quartiers pauvres. Enfin ! Il soupira. Être à Paris c’est déjà beaucoup pour moi !

– Je m’appelle Paul, je suis... Il réfléchit ; je suis écrivain... public. J’essaye d’ouvrir les yeux des citoyens sur la pauvreté dans notre société...

– Moi, c’est Léonard ! dit l’étranger tout en détaillant son interlocuteur.

Celui-ci était assez petit, il devait mesurer dans le un mètre soixante-cinq, peut-être un peu plus. De corpulence normale, il semblait assez musclé sous ses vêtements bouffants. Ceux-ci n’étaient pas faits de la même matière que ceux des pauvres qu’il avait croisés dans son quartier. Ils donnaient l’impression d’être plus chaud et plus cossu. La vision que Léonard avait de Paul était celle d’un intellectuel. Ses traits n’étaient pas carrés comme ceux des gens de la campagne. Sa mâchoire et ses joues n’étaient pas musclées comme celles qui ont connu un travail pénible. Ce visage n’avait jamais dû connaître le prix de l’effort, pourtant une petite cicatrice sur son front semblait indiquer que sa vie n’était pas aussi rangée qu’il le laissait paraître. Son regard marron semblait toujours en pleine réflexion. Ses cheveux étaient courts et châtain clair. Pour Léonard, Paul était le Parisien typique.

– Léonard ? Comme Léonard De Vinci, l’Italien ? Leonardo Da Vinci ?
Léonard rougit.

– je crois ! fit-il en bafouillant.

– L’ami, j’ai encore quelques papiers à distribuer, ensuite je te ferais faire le tour du quartier, tu as besoin d’un guide... Donnons-nous rendez-vous, disons dans deux heures. La cause avant tout. Il nous faudrait une autre révolution ! lui dit Paul d’un ton complice.

Paul s’interrompit.

– je te parlerai aussi de l’autre Léonard, rajouta-t-il après réflexion. A tout à l’heure, ici même, mon ami !

Ils s’éloignèrent partant l’un à l’opposé de l’autre. Ce qui n’avait guère de sens pour Léonard puisqu’il flânait nonchalamment.

– lis bien ma feuille, l’ami, on en discutera ! hurla, sans gêne, Paul en se retournant.

Léonard acquiesça d’un signe de tête très affirmatif. Il ouvrit la main, regarda la feuille et se dit qu’il lui restait très peu de temps pour apprendre à lire. C’était peut-être la chance qui lui souriait, enfin. En attendant, son nouvel ami, il lui restait du temps devant lui. Il allait continuer sa visite solitaire, en espérant mieux comprendre sa nouvelle ville. Une rencontre intéressante en quelques heures, finalement tout n’était pas si froid.

Il continua de balader de rue en rue, de découverte en découverte. Des auberges, des théâtres, des marchands et des femmes de petite vertu. Les femmes, il n’avait jamais connu que l’amour de sa défunte mère. Elle n’était, presque, plus qu’un souvenir, pourtant lorsqu’il pensait à elle une vague de chaleur, de bien mètre l’envahissait. Jeune elle avait dû être une fort belle jeune femme. Car, après trois garçons et une fille, elle avait gardé une certaine ligne. Bien sûr, son physique n’avait rien de comparable avec celui des femmes de la grande ville. C’était une paysanne, une petite femme aux épaules carrées, aux cheveux noirs de jais.

Un gamin vêtu de loques vola une pomme. Il heurta Léonard, qui ne réagit pas.

– Hé ! Toi ! T’aurais pas pu l’attraper, ce sale petit voleur ! hurla le marchand.

Ses postillons fusaient dans l’air triste de la rue arrêtée.

– Moi ? Désolé, je...

– Ah, seigneur !

La foule les regardait, le marchand s’éloigna dépité, vaincu par l’habitude. La rue reprit vie. Un instant plus tard, l’incident était oublié de

tous sauf du marchand qui pestait en rangeant son étalage. Il pesterait encore longtemps. Les temps étaient durs pour tout le monde.

Le temps s'était rapidement écoulé, Léonard entreprit de rejoindre le lieu du rendez-vous. Une fois arrivées, il dû attendre quelques minutes avant de voir l'écrivain faire son entrée.

– L'ami, je savais que je pouvais avoir confiance en toi ! lança Paul d'un ton fort.

– Tu sais comme...

– ...Tu ne connais que moi, tu n'as pas voulu me faire faux bond, dit Paul.

– Tu as deviné...

– Tu es très prévisible l'ami, mais c'est bien normal ! Beaucoup sont comme toi en arrivant ici. Ils sont perdus et crédules. Je crois que tu es bien tombé avec moi. Je vais t'apprendre la vraie vie, comme on l'a fait pour moi.

– Tu n'es pas de Paris ? demanda Léonard très surpris.

– Bien sûr que je suis de Paris. Et j'ai dû apprendre moi aussi car, la vie est difficile à comprendre. Il faut te tromper, faire des erreurs pour apprendre ou bien... Connaître quelqu'un qui en a déjà fait. Tu sais j'écris, et même si j'invente quelques fois, tout vient de l'observation, ce que tu vois, ce que tu vis dans la rue, c'est une nourriture pour cet animal affamé qu'est le savoir, l'expérience. Je peux être le meilleur ici, tu peux être le meilleur chez toi, mais hors de notre contexte nous sommes perdus...

Il s'interrompt pensif. Il rapprocha son visage de celui de Léonard comme pour l'entretenir d'un lourd secret.

– Tu me suis ? J'ai tendance à me laisser emporter...

– A vrai dire pas vraiment.

– Je vois, je vais avoir du travail avec toi.

– Pourquoi fais-tu tout ça ? demanda Léonard incrédule.

– Je ne préfère pas te le dire maintenant, je ne te connais pas assez.

La réponse fut surprenante, ne sachant que dire Léonard proposa de marcher un peu.

– Je suis là pour te faire connaître Paris, alors ne t'inquiète pas, bientôt tu connaîtras et la ville, et l'esprit qui s'en dégage. Pour l'instant, j'ai soif l'ami ! Allons boire un peu de vin. Cela ne pourra nous faire que du bien !

Les deux hommes marchèrent jusqu'à une auberge. Vu de l'extérieur elle semblait petite et ne payait pas de mine. Une fois à l'intérieur, Léonard se rendit compte qu'elle aurait pu accueillir une bonne cinquantaine de couverts. Le cadre y était rustique, le mobilier fait principalement de

solides tables et chaises de chêne et de couleur foncée. Situé dans les quartiers défavorisés de la ville, l'auberge était souvent victime de rixes et de bagarres diverses, les meubles se devaient mètre le plus solide possible, ce n'était donc pas du haut de gamme mais exactement ce qu'il fallait. Faiblement éclairé, l'ambiance se voulait conviviale. L'endroit ressemblait à une de ces tavernes ou même à la campagne, il faisait bon être éméché. L'alcool y réchauffait le corps tout en égayant l'esprit. Avant son départ de la ferme, il n'avait pas connu les plaisirs de l'alcool et de l'ivresse, mais son périple aidant, il avait pris un certain goût pour un petit excès occasionnel. Cette auberge, lui rappelait, donc, toutes les autres et à travers elles son année d'errance, tout ce qu'il avait perdu, tout ce qu'il avait gagné. Le grand escalier en bois massif qui menait aux chambres trônait fièrement à la bonne place, entouré de table tout comme l'accès aux cuisines et à la Cave.

Ils s'assirent, face à face.

– J'aime cet endroit, lui dit Paul. Je m'y sens à l'aise... Et le vin est bon.

Il se mit presque à rire. La serveuse s'approcha, Léonard ne put s'empêcher de la détailler. Elle était grande avec de longs cheveux roux légèrement ondulés et sauvages qui flamboyaient, elle avait de grands yeux verts et le visage marqué de taches rousseurs prononcées. Mais ce qui l'avait le plus interpellé c'était sa formidable et opulente poitrine qui débordée de son corsage. Léonard était comme hypnotisé.

Elle me rappelle Mademoiselle Fontand. Hum ? Geneviève, oui ! C'est *elle un peu plus... Avec de plus gros...* Ses propres pensées firent rougir Léonard.

– Bonjour messieurs, désirez-vous du vin, un repas ? demanda-t-elle d'une voix mélodieuse, presque sucrée.

– Donne-nous, Gabrielle, un bon pichet de ton meilleur vin. Mon ami et moi avons à discuter.

Elle acquiesça et s'éloigna. Léonard la regardait suspendu aux déhanchements de sa robe, absorbé par les mouvements du balancier de ses fesses. Une bonne grosse paire de fesses et de hanches bien larges. Une fois de plus, Paul le sortit de son état méditatif.

– tu y plongerais bien, non ? lui dit-il d'un ton amusé. Entre ses deux grosses mamelles ?

Il se mit à rire de bon cœur. Et il sembla à Léonard qu'il s'était tapé de la main sur le genou comme après une bonne blague.

– Allez arrête de rougir, comme ça, on dirait un pu... Il s'interrompit, tout s'éclairait. Bon sang, tu es vierge !

Léonard était cloué à sa chaise, ce qui pour lui semblait normal faisait rire son ami. Il ne put répondre à l'affirmation de son ami, trop gêné, pouvait-il déjà lui faire confiance sur un sujet aussi dramatique ?

– Tu m'épates Léo, ça aussi ça va changer ici ! A part les enfants, les filles de riches qui se préservent pour de riches mariages, nous sommes assez libertins, tu sais !

– C'est à dire... libertin ? demanda intrigué Léonard.

– Tu sais quand un homme et une femme sont... Il hésita : « attiré, voilà c'est ça, et bien quelque fois, ils n'ont pas besoin d'être marié...

– Bonne mère, mais c'est un péché... Non ?

– Peut-être, mais c'est aussi un grand plaisir...

– Tu... N'importe qui y perdrait son âme ! Paysan ou Parisien !

– Léo, combien de temps crois-tu vivre ? Ne répond pas, ce sera toujours trop court, il faut profiter au maximum. Mon frère aîné a été tué, il devait avoir 23 ans, il n'avait profité de rien.

– Ton frère a été tué ? Mais ?

– Ne cherche pas à savoir, pour l'instant je ne te raconterai rien. Un peu de mystère autour de ma personne ne nous fera pas de mal.

– Tu es vraiment un drôle de garri, je devine et veux savoir des tas de chose sur moi et en échange, tu ne me laisses que des questions.

– Ne sois pas fâché, dit d'un ton doux Paul. J'ai une vie un peu spéciale et je ne te connais pas vraiment. Ce que je peux te dire, c'est que je suis souvent hors la loi.

– Quoi ?

– Revenons au sexe, veux-tu ? Léonard acquiesça. Tu l'auras remarqué, il y a des van...

Il fut interrompu par la serveuse.

– Et voila messieurs, votre vin ! dit-elle en déposant les verres et la bouteille sur la table.

De nouveau le regard de Léonard vagabondait sur les courbes généreuses. La serveuse lui sourit, ils avaient à peu de choses près le même âge et Léonard était très beau garçon. Il se mit à rougir, cette jeune femme l'attirait beaucoup et il ne savait pas quoi faire. A première vue, elle semblait bien connaître la vie et sans doute les hommes. Pouvait-il en être autrement alors qu'elle travaillait dans une auberge ?

– Je crois que tu lui plais et c'est assez rare, elle est très sélective, lui confessa à voix basse Paul qui regardait la jeune femme avec tendresse.

Il servit deux godets, et, après un instant de réflexion qui sentait la nostalgie, Paul reprit la conversation.

– je me sens d’humeur grivoise ce soir, et je vais t’avouer qu’elle est vraiment exceptionnelle.

Une fois de plus le jeune Léonard était étonné. Que voulait-il dire ? se demanda-t-il. Il réfléchit la réponse lui sauta aux yeux.

– Tu veux dire que tu...

– Oui, ça a duré quelque temps, mais j’ai trop de chose dans la tête pour me fixer... Et puis... Il sourit, un peu triste. Elle ne m’aimait pas.

Léonard perçut cette fois du regret dans la voix de Paul.

– Oh ! Ça a dû être difficile... Quand j’ai perdu ma mère...

– L’amour des parents, le coupa Paul, et pour ses parents n’a rien de commun avec celui que l’on ressent pour une femme.

Il marqua un temps d’arrêt, de réflexion. Encore ces regrets ou cette nostalgie.

– il n’y a pas que les sentiments mais aussi, l’attraction sexuelle.

– Je comprends par moment, je me sens... Il réfléchit. Plein ! lâcha-t-il.

Paul éclata de rire.

– Plein ? Tu as bien trouvé le terme ! Mais dis-moi, comment se fait-il qu’un gars bien bâti que toi, n’ai pas eu d’expérience avec une jeune femme dans le foin ou Dieu sait où ?

Léonard ne put que bredouiller, il n’avait pas honte de lui, il se trouvait même plutôt bien. Grand pour l’époque, il avoisinait le mètre quatre-vingt, aussi que ce soit dans sa famille ou fondu dans la foule, il avait toujours été vu et considéré comme un géant. Il était vrai qu’à la campagne les gens étaient de petite taille, et pour la ville ce n’était guère mieux, le physique ne variait pas, seul l’esprit changeait. Quoiqu’il venait de rencontrer beaucoup plus de belles femmes en quelques heures, à Paris, que de toute sa jeunesse rurale ! De plus le travail de la ferme, les sacs de semence, les balles de foin, le ramassage des récoltes avait développé sa musculature. Son corps était presque parfait mais, son charme ne venait pas seulement de sa taille, de ses biceps ou de ses pectoraux, il venait aussi de ses cheveux châtain foncés longs et soyeux et de ses yeux bleus, clairs et profonds.

– Je n’ai pas eu assez de temps, dit-il trouvant la réponse suffisamment intelligente pour le sortir de son embarras.

– Alors tu n’es pas encore un homme, plaisanta Paul, mais tu vas voir, ici, tout va changer très vite pour toi. Dès que je t’ai vu, je me suis dit que nous étions faits pour nous entendre. Toi le muscle, moi le cerveau. Nous allons réaliser de grandes choses.

Alors que les deux hommes discutaient allègrement, l'auberge se remplissait. Des couples de voyageurs, des travailleurs de fin de journée, des amis se rejoignant, des femmes et leurs maris. La salle n'était pas pleine mais il ne restait que très peu de table. Léonard observait les gens qui entraient et s'attablaient.

– Tout ce monde... se dit-il, il n'eut pas le temps de finir sa pensée que Paul le coupa.

– Je sais ce que tu penses : c'est presque complet, la nourriture doit être bonne ! N'est-ce pas ? demanda-t-il amusé d'avoir une fois de plus deviné les pensées de son ami. En fait, fit-il sur le ton de la confidence, il n'y a pas que la nourriture de bonne ici, il y a aussi la manière de la préparer. Le cuisinier est très fort !

Ils commandèrent et furent servis quelques instants plus tard. Un moment qu'ils n'auraient pu quantifier tellement pris, qu'ils étaient par leur conversation. Les deux hommes commencèrent à manger. Il y avait comme dans toutes les tavernes ou les auberges un joyeux brouhaha dû aux conversations des tables, aux verbes hauts des hommes accoudés au bar et à tous ceux qui interpellaient la serveuse pour de bonnes raisons ou d'autres moins charitables. Léonard la suivait souvent du regard, s'il soutenait la conversation, il en fallait peu pour que son esprit ne parte flâner dans les douces prairies de son enfance, et ce, en compagnie de Gabrielle.

– Et mon papier, mon pamphlet, ironisa-t-il, l'as-tu lu ?

Depuis le début de leur discussions, Léonard était allé d'étonnement en aveux, il décida d'être courageux cette fois-ci.

– je ne sais pas lire, avoua-t-il timidement.

– Tu ne sais pas lire ? Là, j'avoue, je suis dépassé. J'aurais dû y penser, tu viens d'un petit village de campagne... perdu... J'ai été stupide ! Je m'en excuse humblement. Je n'aurais pas dû insister et te mettre mal à l'aise.

– Cela ne vient pas de toi. C'est la vie ! Pour certaine chose j'ai été trop timide, c'est la vie qui l'a voulu. Il y avait trop de travail à la ferme, en fait, mon père ne voyait pas l'intérêt de cette perte de temps. Apprendre à lire et écrire lui semblait une perte de temps...

Léonard baissa les yeux, il aurait adoré savoir lire et écrire.

– J'arrive à comprendre... Et puis, tu n'as rien d'un benêt. Tu dois te dire : cet homme est fou, il ne me connaît pas et voilà que nous discutons comme deux vieux amis. Paul regarda Léonard, l'air interrogateur. N'est-ce pas ?

Paul depuis un moment observait Léonard, sa timidité, sa façon d'être surpris, ses yeux. Il lui semblait par instant que quelque chose dans son regard n'était pas d'accord avec son attitude. Quelque chose d'infime. Une ombre derrière les yeux.

– C'est vrai, il y a à peine quelques heures j'étais seul et perdu dans Paris et puis tu m'offres ce repas... C'est difficile à croire.

– Il n'y a rien à comprendre, je n'ai pas d'ami ici et j'ai besoin d'une personne de confiance. Je me suis dit que ta mentalité devait être différente de celle des autres habitants de la cité.

Les deux hommes continuèrent de discuter bien après avoir terminé leurs repas. L'auberge continua son service accueillant des voyageurs jusqu'à tard dans la nuit. Paul régla la note, ils sortirent non sans que Léonard ne fit un dernier sourire à celle qu'il n'avait pas ou très peu, quitté des yeux : Gabrielle.

– Bien, mon ami, la nuit a été bien remplie, il est temps de rentrer. Je te retrouverai demain dit Paul sûr de lui.

– Tu me retrouveras ? Et si j'en venais à sortir ou que sais-je ?

– Ne t'inquiète pas, avec ce que tu as bu, tu dormiras tard ! Moi je suis un lève tôt !

– Tu crois qu'à la campagne on dort longtemps ? Nous ne sommes pas des citadins... Nous vivons avec le soleil.

– Avec le soleil... Ah que c'est beau ! Une poésie à mes oreilles. Il sourit. Je te souhaite la bonne nuit, ami.

La nuit s'était écoulée rapidement, sans même que Léonard s'en fut aperçu. Le réveil avait été difficile, sa tête lui faisait mal mais il se trouvait, paradoxalement, en grande forme morale. Il était motivé, pour affronter le deuxième jour de sa nouvelle existence. Sa chambre était minuscule, un vieux lit, un chevet, une commode, à peine de quoi se laver et un pot de chambre. Il se leva, s'étira longuement car de bon matin il était sujet aux crampes. Il réajusta son caleçon et alla se laver. Il mouilla ses longs cheveux et les rejeta en arrière, quelques mèches retombèrent adoucissent les contours virils de son visage. Il se caressa le menton, et prit un petit sac de toile, il en sortit un vieux rasoir, un pot et un blaireau. Il se rasa à l'eau froide, ce dont il avait l'habitude mais qu'il n'aimait pas particulièrement. Très habile de ses mains, il réussit à ne pas se couper néanmoins sa peau resterait un moment irrité. Il se rinça et se sécha. Il empoigna son vieux pantalon de velours marron délavé, le mit et prit ensuite sa chemise blanche qui était tellement vieille qu'elle était maintenant grise et tout élimé, surtout aux coudes. Il la passa puis récupéra ses vieilles bretelles qu'il attachait soigneusement afin de ne pas avoir de mauvaise surprise avec

son pantalon. Il alla près du lit, au chevet. Il y avait sur celui-ci un autre sac de toile, beaucoup plus grand, il l'ouvrit y plongea le bras et en sortit une pomme. Il la frotta contre sa chemise et croqua dedans tout en se dirigeant vers la porte. Il descendit les escaliers après avoir refermé sa porte. Il sortit de l'hôtel mais il n'eut guère le temps d'aller plus loin que le pas de la porte qu'il fut abordé par Paul.

– Alors ? Que t'avais-je dis ?

– Déjà sur pieds ? Il est si tard que ça ?

– Pas tant que ça. Ne te fais donc pas de mourrons.

– Je ne pensais pas que tu serais déjà là.

– Je suis toujours là où l'on m'attend, dit Paul en plaisantant.

Léonard ne comprit pas la grosse subtilité. Chez lui chacun avait ses occupations et il ne faisait jamais bon ne pas être à la tâche prévue.

– Que fait-on ? demanda Léonard de manière presque enfantine.

– Ne t'ai-je pas promis, citoyen, de te faire visiter la ville ? C'est en tout cas ce que nous allons faire.

Ils firent quelques pas, Paul s'arrêta, il considéra Léonard.

– As-tu déjeuné, mon ami ?

– Oui, j'ai mangé une pomme.

– Quoi ? C'est tout ? Un gars costaud comme toi ?

– Tu sais, je n'ai pas beaucoup faim. Après hier soir, j'ai plutôt mal au ventre et à la tête, répondit Léonard en se frottant le ventre.

– On pourrait déjeuner chez Gabrielle, je meurs de faim.

L'expression sur le visage de Léonard se transforma. Un sourire, qu'il voulait dissimuler, naquit.

– Finalement, je t'accompagnerais bien !

– Voilà, une sage décision, mon ami !

Ils se rendirent à l'auberge des feux croisés, Paul y choisit une table et commanda du pain, du jambon, du beurre ainsi qu'un pichet de vin rouge. Les deux hommes déjeunèrent de *bon cœur*. L'alcool de la veille avait creusé leur appétit matinal. Malheureusement pour Léonard, Gabrielle avait fait la fermeture aussi, ne viendrait-elle que plus tard. Il fut une fois de plus étonné par le nombre de personne qu'accueillait l'auberge. Ce n'était pas la même clientèle que le soir, elle était faite principalement d'écuyers, de cochets...

– Tu es trop généreux avec moi, ça cache quelque chose ! dit Léonard en fronçant les sourcils.

– Décidément... tu n'es pas las de me demander toujours la même chose. Autrefois... Je vais te raconter une anecdote, donc autrefois, j'avais un ami, nous nous entendions à merveille. Un jour dans notre... Il marqua une pause cherchant ses mots. Notre travail, reprit-il, nous avons gagné beaucoup d'argent. Un soir alors que je dormais, mon ami s'est introduit dans ma chambre et, lui pour qui j'aurais sacrifié ma vie, m'a volé ma part et tout mon or. Il a, ensuite, disparu. Aussi n'ai-je plus confiance dans les malins de cette ville. C'est vrai, tout ce que je fais n'est pas désintéressé et je ne sais sans doute pas bien m'y prendre mais... Il regarda au plafond et soupira. J'ai des rêves, j'aimerais les réaliser.

– Oui, je comprends cela n'empêche que je trouve la situation... comment dire ? Assez irréaliste.

– J'ai lu en toi et à nous deux nous allons devenir les maîtres de la ville.

– Les maîtres de la ville ? fit Léonard choqué par ces termes.

Il n'était en fait pas choqué (bien qu'il eût aimé le paraître) mais plutôt étonné.

– Je veux dire qu'avec l'argent tout est possible, il n'y a plus de souci pour dormir, se nourrir... je ne veux pas devenir maire ou politicien... du moins pour l'instant. Il sourit. Aujourd'hui nous allons visiter la ville pour que tu te familiarises et comme tu as l'air d'être très croyant nous visiterons Notre Dame, qu'en penses-tu, mon ami ?

– Cela me plairait. Ça pour sûr !

Notre Dame de Paris, Léonard restait subjugué par tant de beauté, de grâce et de finesse. Ils se tenaient à quelques centaines de mètres et déjà l'imposante construction à Sa gloire resplendissait.

– Quelle merveille ! dit-il. Je n'aurais jamais pensé que les hommes pouvaient faire des choses aussi belles !

– La foi en dieu, mon ami. Chaque pierre, chaque sculpture, chaque vitrail a été porté par la foi. L'homme a mis près de quatre-vingt-dix années pour arriver à cette œuvre magnifique à la gloire de dieu. Elle est intemporelle, c'est un message pour le présent et pour le futur.

La cathédrale avait souffert à cause de la révolution mais elle resplendissait, majestueux monument gothique à la gloire divine.

Plus ils se rapprochaient et plus les dessins des vitraux s'affinaient jusqu'à ce qu'ils devinrent ce qu'ils étaient : de magnifiques œuvres aux thèmes divins. Des œuvres auxquelles le soleil, astre merveilleux, rendait, lui-même, grâce en les baignant, les inondant de ses rayons purs et chaleureux de telle sorte que les rosaces divines éclataient de milliers de couleurs d'une pureté sans égale.

Paul la regardait, il était songeur.

– Je ne pense pas qu’il y ait créature plus doué que l’homme !

Il se tourna vers Léonard qui était à ses côtés toujours médusé.

– Te rends-tu compte, imaginer une chose pareille, la dessiner, la bâtir, tailler les pierres... c’est fascinant !

– C’est fascinant, reprit Léonard d’une voix étouffée par l’émotion. Si ma mère, poursuivit-il, avait pu voir ça, elle aurait été la plus heureuse des femmes ! Elle était très croyante et a essayé de nous donner sa foi !

– Tu sais trop de foi aveugle, je ne suis pas dupe, Il ne peut pas être responsable de tout, du bien, du mal ou que sais-je.

– Pour moi la foi, c’est croire à un meilleur demain. Oui ! Il y a un dieu mais surtout, je dis oui ! Il y aura des beaux jours après la pluie.

Paul resta subjugué par ces propos à la fois naïfs et clairvoyants. Il semblait que, pour Léonard, Dieu n’était pas une entité régissant le bien, la terre et l’univers mais plutôt une force d’espoir.

– Tu n’as vu que l’extérieur, viens entrons. En voyant cela, tout cela, je me dis qu’il est impossible d’être athée, fit Paul en pénétrant dans l’église.

– Oh ! Seigneur quelles merveilles, je comprends tout maintenant, quelle beauté.

Ils restèrent un instant sur le seuil de la cathédrale, entre les deux immenses portes sculptées à la gloire du Seigneur.

Les deux hommes, entrés dans la cathédrale, se sentaient comme deux nains devant le fabuleux gigantisme de l’édifice. Une dizaine de personne priaient doucement, avec humilité, presque effacées dans la demeure du Seigneur. Il y avait un contraste frappant entre la force divine reflétée dans la création de l’homme et la réaction, la posture de celui-ci devant celle-là. Le soleil, qui n’était pas à son zénith, faisait exploser de mille couleurs les vitraux qui lui étaient exposés, cela donnait un sentiment de force et de chaleur. Une puissance sans commune mesure avec celle donnée par l’extérieur. Car, à présent, la lumière traversait les milliers d’éclats colorés, se teintant elle-même de milliers de nuances et auréolant la nef, les alcôves, les arches et autels.

Une autre partie de l’église était, elle, baignait dans l’ambiance tamisée des cierges, zébré de rayons lumineux, ce qui rendait une impression de tranquillité et de quiétude. L’architecture, magnifiquement gothique, rendait grâce aux peintures du Christ, de la vierge Marie et des saints. Ils étaient aussi représentés par de superbes statues, et le seigneur Jésus par de grands crucifix.

Il y avait de l’or partout. Sur les cadres, les chandeliers, les bénitiers, sur certaines statues, sur l’autel... Partout, il scintillait, de mille feux, sous les divers flots de lumière. Tous les objets brillaient de toutes leurs dorures.